

CONCOURS de Nouvelles

- Mably -

2

PRIX DU JURY

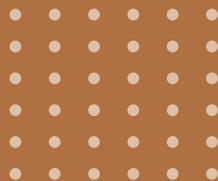
Le train-train quotidien
de Daniel Raymond

0

PRIX RÉGIONAL

Lorsque Sherlock Holmes
rencontra Emma Watson
de Frédéric Mirabel-Chambaud

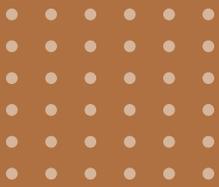
○ ○ ○



2015



Principles of Learning



La nouvelle commence par :

Ce matin, un épais brouillard envahit la ville. On distingue à peine deux silhouettes sur le quai de la gare. On entend le train au loin. Il entre en gare. Il ne s'arrête pas.

Prix du Jury

LE TRAIN-TRAIN QUOTIDIEN

De Daniel Raymond





Ce matin, un épais brouillard envahit la ville. On distingue à peine deux silhouettes sur le quai de la gare. On entend le train au loin. Il entre en gare. Il ne s'arrête pas. Le conducteur aurait pu, comme le recommande le manuel, enclencher la procédure d'arrêt d'urgence. Pour ça, il aurait fallu qu'il soit à son poste en capacité de réagir. Recroquevillé, inerte et immobile dans un coin de la cabine de commande, il est un peu gêné par les sangles qui lui entravent les mains et les pieds. Le bâillon solidement serré sur sa bouche bloque à moitié sa respiration et l'empêche de crier. Qui l'entendrait de toute façon dans ce train en pleine accélération qui découpe les restes de la nuit au cœur de la banlieue parisienne. L'homme, tout juste dix-huit ans, qui a pris sa place dans la cabine de pilotage, fait un léger signe par la fenêtre aux deux banlieusards matinaux qui contemplant le train filant vers Paris. Il est cinq heures dix, aucune alerte n'a encore été donnée. Les deux hommes du quai se sourient discrètement et s'éloignent sans un mot, plongés dans leur téléphone portable, l'urgence du moment.

L'homme qui a en main la destinée de ce serpent de fer lancé à près de cent km/h dans les faubourgs parisiens suit

attentivement les instructions indiquées sur la feuille qu'il a scotchée sur le panneau de commande. Ne pas oublier de respecter la consigne de sécurité, appelée « commande de l'homme mort » par les cheminots, débrancher la connexion des signaux radio pour éviter l'arrêt automatique du train, la liste des tâches à accomplir est longue. Tout ça, il le fait comme un pro, pourtant, il ne l'a appris que la veille. Son contact lui a transféré un tuto sur son téléphone. La cabine dans laquelle il est installé ressemble comme deux gouttes d'eau à celle de la vidéo. Le travail a été bien préparé. D'une certaine façon, ça devrait le rassurer...

Tout fonctionne à merveille. Comme on lui a expliqué, toutes les cinquante secondes, avec une régularité de métronome, il appuie sur le bouton de vigilance et le train continue sur sa lancée, les caténaires défilent à la vitesse de la lumière tandis que les roues du train martèlent les rails à intervalles réguliers. Un rythme qui lui rappelle ces westerns que petit il aimait regarder à la télévision. Ça, c'était avant la rencontre, avant que sa vie bascule. Il essaye de ne pas y penser, parfois sa conviction vacille.

Le train conserve son allure et vient de franchir l'un de ces signaux lumineux qui donnent les consignes au conducteur. Comme pour les automobilistes, le rouge impose un arrêt immédiat. Pour l'instant, ce n'est qu'un phare jaune annonçant un rouge à venir. La lumière disparaît d'un coup dans la clarté du petit matin comme happée par la vitesse du train, l'alerte va être transmise dans quelques secondes, il l'a vu dans le tuto numérique. Sur son panneau de commande, quelques voyants clignotent déjà, encore du rouge, de plus en plus nombreux. Une sirène sonore vient de se déclencher et participe à la fête, mais la locomotive, insensible à ces commandements, continue immuable de tracter les tonnes de ferraille sur roulettes. Plus personne d'autre que lui n'a la main sur le devenir de ce train. Un sentiment de puissance et de jouissance l'envahit

et balaye les embryons de doute qui l'avaient assailli quelques instants auparavant.

Pourtant, le plus dur reste à faire. Une nouvelle gare émerge soudainement dans la lumière des projecteurs de la motrice. Elle est tout aussi déserte que la précédente, là encore deux silhouettes surgissent dans la brume – copies conformes de celles qu'il a saluées il y a quelques minutes – et s'éloignent dès le passage du train.

Le long de la voie, dans la pâle clarté de l'aube naissante, on se croirait à Noël. Tout ce que le système ferroviaire compte de panneaux lumineux clignote à tout va. Dans la cabine règne la même ambiance surréaliste, un flash d'alerte envoie des éclairs stroboscopiques et une nouvelle alarme hurle aussi fort, mais moins juste, que Maria Carey. L'apprenti conducteur vérifie une nouvelle fois les consignes sur la feuille qu'il a devant lui et ferme les yeux.

Au Centre Opérationnel Transilien, personne n'a les yeux fermés. Là aussi, les sirènes d'alerte s'en donnent à cœur joie, comme les voyants qui clignotent à tout va sur les consoles de contrôle. Les opérateurs hurlent ordres et informations d'un poste à l'autre avec une constante inefficacité.

- Qui a le contact sur le TER de Trappes ?
- Moi, mais personne ne me répond.
- Tu dois activer l'arrêt d'urgence.
- Je voudrais bien, mais rien ne fonctionne.
- Tu veux dire qu'on a un train fou qui fonce vers Montparnasse ?
- Bien résumé !

En approchant de Paris, le brouillard des campagnes se dissipe lentement, la clarté augmente. Dans les pavillons qui bordent la voie ferrée, les lumières commencent à s'allumer, depuis le poste de conduite, il attrape des bribes de cette vie

de tous les jours, sans histoire. Sur les quais des gares de plus en plus rapprochées, il arrive à lire le nom des communes Viroflay, Chaville et Sèvres, comme il arrive à distinguer les passagers toujours plus nombreux sur les quais.

L'effarement se lit sur les traits de certains qui s'écartent brutalement, surpris par ce train qui ne ralentit pas. Maintenant, ce sont des annonces en gare qui préviennent les voyageurs : « Ce train ne prend pas de voyageur, merci de vous éloigner de la bordure du quai » ! Sans autre explication, le train file à pleine vitesse sur les rails secouant plus que de raison le ballast et les traverses, peu habitués à un passage à une telle vitesse.

Dans les wagons, bringuebalés dans leur demi-sommeil, les rares passagers sont depuis de longues minutes gagnés par une sourde inquiétude, collent leur front aux fenêtres pour tenter de comprendre ce qui se passe. Certains ont raté leur arrêt, d'autres crient déjà, pressentant un drame inéluctable. Lui ne regarde plus dehors, il n'y a plus rien à faire. Il regarde sa montre cinq heures vingt, encore dix minutes et tout sera fini. Les explications dans le tuto étaient très claires, il sait à quoi s'en tenir. Il imagine les passagers affolés tirant frénétiquement sur le signal d'alarme, la poignée salvatrice leur restant dans les mains, pendante et inutile. Au centre de maintenance de Trappes, le nécessaire a été fait pour neutraliser le système de freinage d'urgence. Les deux silhouettes aperçues sur le quai le lui ont confirmé sur la messagerie cryptée. L'opération a été réalisée dans la nuit même avant que le train ne soit mis en service.

Il a rempli sa part du contrat, avait-il le choix ? Il sait bien que non. Mais là n'est plus le problème. Il a pris une photo avec son téléphone et l'a envoyée sur la messagerie. Il le sait, on lui a expliqué hier sur le tuto. *« Ils peuvent diriger le train ailleurs, mais ce sera dur, ils peuvent même le faire dérailler pour qu'il n'arrive pas jusqu'à Montparnasse. S'ils le veulent,*

ils peuvent aussi couper l'alimentation électrique pour stopper la locomotive. » Mais il sait aussi qu'aucune solution n'est bonne. Un peu comme pour lui.

Bien évidemment, il aurait pu refuser. Il aurait même dû le faire, se répète-t-il. Il lui suffit de penser aux conséquences de son refus pour retrouver toute sa détermination, alors que le train vient de traverser comme une flèche la gare de Meudon. Bientôt, ce sera Clamart et deux minutes après le franchissement du périphérique. Après tout sera joué, si le train ne ralentit pas, il pourra rejouer la scène d'octobre 1895 quand l'express venant de Granville avait éventré le mur de la gare pour finir sa course au milieu de la rue de Rennes ! Et encore, à l'époque, le train ne roulait qu'à quarante km/h. D'une certaine façon, il est fier de cette machine, une « Z2N » d'une puissance de près de trois mille kilowatts pouvant rouler à cent-quarante km/h, ça aussi c'était dans le tuto. Il regarde le tableau de commande, sa vitesse reste un peu au-dessus de quatre-vingts km/h. Il était bien spécifié dans la vidéo qu'en arrivant à Paris, il ne fallait pas aller plus vite sinon le train déraillerait. Et ça, personne ne le voulait, surtout pas lui.

D'autant plus qu'il vient de recevoir un message de Jennifer: « *On se retrouve demain soir, j'ai hâte...* », avec tout un paquet de cœurs, de smiley et autres douceurs numériques bien assez évocatrices pour lui arracher un sourire malgré l'urgence critique de la situation.

Jennifer, c'est son bijou, son rêve, sa fierté, accrochée à son bras depuis plusieurs mois déjà. Mais voilà... son père n'est pas de cet avis. Du haut de ses dix-huit ans, sans diplôme et sans avenir, avec juste sa belle gueule et sa tchathe de champion, il n'a pas la carrure pour répondre à l'attente d'un père qui veut le meilleur pour sa fille, unique, chérie et adorée. Alors s'il veut continuer à jouer au prince charmant avec sa fille, le père de sa chérie l'a mis au défi.

— On a un problème dans la section des cheminots. La direction ne veut pas nous écouter sur les problèmes de sécurité, tu pourrais peut-être te montrer utile !

Pas un mot de plus, dans un premier temps. Le père de Jennifer n'était pas un causant, il avait placé ses jalons, utilisé tous les leviers en sa possession, comme on le lui avait appris à l'école du syndicat. « *Il faut chausser la botte de la réalité* », aimait-il à dire en citant Trotsky quand il voulait botter les fesses du patronat. Il désirait un affrontement, un coup d'éclat qui marquerait une rupture dans : « *la gestion toute puissante de l'état actionnaire* ».

— Actionnaire et réactionnaire, c'est pas pour rien que ça se ressemble, avait-il l'habitude de dire au zinc du Café de la Gare de Trappes.

Le train venait de traverser comme une fusée la gare de Vanves. Dans la cabine, il repensait à ce qu'il avait vécu ces dernières semaines, Jennifer n'avait plus le droit de sortir, son père la gardait enfermée comme une princesse dans un donjon. Sans moyen de réagir, il s'était soumis à l'autorité patriarcale.

— En quoi j'pourrais être utile, avait-il fini par glisser à l'oreille du syndicaliste.

— Tu poses pas de question et tu attends.

C'est comme ça que tout avait commencé pour finir par se retrouver là, lancé comme une bombe, aux commandes cette motrice à laquelle il ne connaît rien. S'il se montrait digne de la cause et à la hauteur de la tâche qu'on lui demandait, il pourrait revoir sa belle. Un vrai chantage, mais l'amour n'a pas de prix, pas beaucoup plus de raison.

Il a tout bien fait, suivi le tuto, maîtrisé le conducteur et lancé le train dans une course folle pour « *défier le patronat scélérat* ». Et maintenant ? Le patronat ne semble pas vouloir écouter les

revendications ni prendre en compte ces foutus problèmes de sécurité évoqués à longueur de journée par le père de Jennifer. Et pendant ce temps-là, lui roule à tombeau ouvert en direction de la gare Montparnasse, la porte de Vanves vient de passer comme un éclair. Au loin comme une cible dressée devant lui, la Tour Montparnasse semble près à la toucher.

Tout part de travers, à part le train qui fonce tout droit. La direction ne cède pas, alors que les grands immeubles du 14^e arrondissement disparaissent l'un après l'autre comme aspirés par un vent mauvais. Ce coup d'éclat voulu par les cheminots pour obtenir plus de sécurité va tourner à la catastrophe. Alors qu'à l'avant de la motrice, collé au parebrise, il voit la tour Montparnasse grossir à vue d'œil, dans son dos, le conducteur du train s'est relevé après s'être débarrassé de ses entraves. À l'aide de la même barre métallique dont s'était servi son agresseur pour le maîtriser, il lui assène un violent coup sur la tête qui l'assomme net...

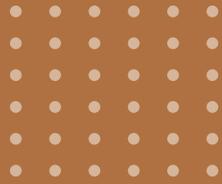
– Debout, réveille-toi feignant !

Jennyfer crie et le secoue sautant hors du lit en allumant les lumières de la chambre. Lui s'ébroue, incapable de savoir où il peut bien se trouver. Ses pensées flottent dans les miasmes d'un cauchemar dont il n'arrive pas à sortir. Le train, la gare, la sécurité, la Tour...

– Freine ! hurle-t-il en se redressant dans le lit.

– Détends-toi, j'ai bien vu que tu faisais un cauchemar. Mais ne traîne pas, mon père nous attend pour nous emmener à la gare. Si tu n'avais pas eu si peur de l'avion, on aurait eu plus de temps. Mais avec tes phobies sur la sécurité, voilà où en est, même pas le temps pour un câlin, allez, lève-toi je te dis. Si tu continues, tu vas encore te faire engueuler par mon père...





Prix Régional

La nouvelle commence par :

Ce matin, un épais brouillard envahit la ville. On distingue à peine deux silhouettes sur le quai de la gare. On entend le train au loin. Il entre en gare. Il ne s'arrête pas.

Prix régional

**LORSQUE SHERLOCK HOLMES
RENCONTRA EMMA WATSON**

OU

**La véritable histoire de la machine
à explorer le temps**

De Frédéric Mirabel-Chambaud



Cette nouvelle est une œuvre de fiction. L'abondante littérature sur les meurtres de Jack l'Éventreur et sur Sherlock Holmes m'a fourni quelques-uns des personnages de ce livre. Ce pastiche est donc entièrement vrai... puisque je l'ai imaginé d'un bout à l'autre. Toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé ne serait pas une coïncidence, mais un véritable miracle. J'en demande pardon d'avance à la réalité.



« *Londres 2024 : Récit de Emma Watson* »

« Ce matin, un épais brouillard envahit la ville. On distingue à peine deux silhouettes sur le quai de la gare. On entend le train au loin. Il entre en gare. Il ne s'arrête pas ». Voilà ce que j'aurais pu déclarer à mes collègues de la police car c'est dans cette atmosphère étrange que je vis pour la première fois trois éclairs bleutés dessiner une forme humaine évanescence. Cet inexplicable phénomène ne pouvait être que le fruit de mon imagination. Mon enquête en tant que médecin légiste à Scotland Yard était une lourde charge et devait justifier cette première hallucination. Surtout pour une femme du XXI^e siècle, comme moi, qui doit faire face encore à « une certaine » résistance de la part de mes collègues masculins. Voilà pourquoi je mettais beaucoup de conscience professionnelle dans mes enquêtes, et tout particulièrement en ce qui concernait cette série d'assassinats dans l'East End. Le fait que les cinq victimes soient des femmes ayant subi mutilations abdominales, extirpations de l'utérus et égorgements avait choqué

profondément l'opinion publique.

Ce soir-là, j'étais retournée, de mon propre chef, au numéro 13 de Miller's Court dans Spitafields où avait eu lieu ce dernier meurtre. J'avais fait sauter les scellés de l'appartement de cette pauvre artiste, si sauvagement mutilée.

L'air s'était empli d'une étrange tension. Un halo bleuâtre et vacillant enveloppait son corps tel un spectre en attente d'un nouvel état de réalité. Une image se formait, indéfinissable, comme si chaque molécule de son être s'étirait et se comprimait dans une danse cosmique.

Soudain, tout s'arrêta. Une faible lueur incandescente baignait la pièce. Un homme, à la silhouette svelte et élégante, se redressa lentement. Ajustant un *deerstalker* cap démodé, il lissait son *manteau à rotonde*, lui aussi digne de l'époque victorienne.

Avec ma tenue soignée et mon look bourgeois, nous n'étions pas assortis. Pourtant son regard se posait sur moi avec curiosité. Je fus à peine surprise lorsqu'il se fit connaître en tant que Sherlock Holmes. Je me présentai en retour, quelque peu décontenancée par cette scène décalée. L'étrangeté de cette situation ne semblait nullement l'affecter. Bien au contraire, son esprit vif avait analysé le changement d'époque comme il me l'avoua plus tard. Le mobilier fait de matériaux inconnus, le port d'un pantalon pour une femme, les véhicules bruyants circulant au milieu de bâtiments immenses aperçus à travers la fenêtre, tout était indices et sujets à déductions.

Je restais sans voix. Mes pensées demeuraient confuses et je n'arrivais pas encore à accepter cette apparition surnaturelle. Mille questions contradictoires submergeaient mon esprit. Holmes, quant à lui, s'était plongé dans une analyse minutieuse de notre environnement inspectant chaque détail disséminé dans la pièce. Lorsqu'il sortit sa *Calabash pipe* je crus être la

victime d'un abominable canular. Je l'entendais marmonner d'une voix calme, mais empreinte de perplexité « *nous sommes arrivés dans un futur que j'ai peine à définir* ».

J'étais encore décontenancée lorsqu'il me saisit par la manche pour me demander, avec une étincelle de curiosité dans ses yeux, de « *sortir pour vérifier ses hypothèses* ». Je laissais cette étrange apparition fouiller dans les massifs de fleurs, inspecter la poignée de porte et se pencher sur les marches du perron sans avoir la force de l'en dissuader.

Ce n'est qu'une fois qu'il eut achevé ses recherches qu'il se tourna avec la plus grande courtoisie vers moi pour m'enjoindre « *d'aller nous installer dans un pub afin de faire le point sur l'enquête* ». Tout en remontant *Brick Lane* j'observais, amusée, son regard perçant scruter tout ce qui l'entourait. La nature des lumières qui inondaient la ville et le quartier de *Spitafields* que nous traversions, peuplé de femmes « *aux tenues étranges et fort courtes, quoique seyantes* » ne le surprirent étonnamment pas. Sa réaction positive au concert d'une pianiste annoncé sur une immense affiche apposée sur le fronton de *la Christ Church* me décontenança. Cet esprit brillant faisait fi des stéréotypes de son époque sur les rapports avec la gent féminine. A ses yeux ma fonction de médecin légiste, mon style d'habillement et la liberté que j'avais de m'installer seule avec lui dans un lieu public n'avaient rien de choquant. Seuls comptaient mes compétences et mon esprit d'indépendance. Il avait immédiatement intégré la place d'une femme dans notre société moderne. Cette approche anachronique exerçait sur moi une fascination singulière. Sans cesser d'observer chaque détail qui l'entourait, il me fit part de ses premières déductions. De par le gant en latex taché de sang que j'avais retrouvé sur place, la lampe à UV pour détecter les infimes traces d'hémoglobine et mes surchaussures jetables, il avait tout de suite défini ma profession bien « *qu'inexistante à son*

époque ». Il fallait situer le meurtre. Le lieu était resté gravé dans sa mémoire et c'est sans surprises qu'il vérifia l'adresse sur la façade. Le numéro 13 de Miller's Court correspondait bien à une de ses enquêtes : la scène du cinquième crime de Jack l'Éventreur ! Deux homicides dans le même lieu à un siècle d'écart. Coïncidence ou préméditation ?

Les regards des passants se posaient avec trop d'insistance sur l'accoutrement si particulier de ce personnage de légende. Même dans ce quartier de Londres très fashion, nous ne pouvions pas donner le change plus longtemps. Un clin d'œil complice, face à la devanture d'une boutique chic, me fit immédiatement comprendre le plaisir non dissimulé que nous aurions à lui faire essayer toute une panoplie de vêtements tendance. Et c'est ainsi, qu'au sortir du magasin dans lequel je l'avais totalement relooké, je me surpris à penser qu'il était craquant mon Sherlock dans son Levis 501 !

Cet entracte vestimentaire consenti, non sans un certain amusement, n'avait pas affecté sa motivation. Il me susurra à l'oreille en me serrant tendrement contre lui : « *Watson, le jeu est en marche. Une énigme nous attend dans ce nouveau siècle. Mais, une chose est certaine : le défi de la raison et de la déduction reste immuable, même face à cette ère moderne.* » J'étais impressionnée par sa vivacité d'esprit. Elle lui avait permis de s'adapter sans effort à mon époque. Son désir de tout comprendre et de tout savoir était inextinguible.

La chance était avec nous. J'avais réussi à nous trouver un endroit assez tranquille dans le recoin sombre d'un bar branché. Seuls quelques maigres spots éclairaient le dossier que j'avais étalé devant lui. Son examen fut long et silencieux. Je l'observais avec attention, inspecter chaque paragraphe et détailler les photos une par une. J'esquissai un léger sourire en l'imaginant sortir sa fameuse loupe d'une de ses poches.

Puis vinrent les questions sur mon analyse et mes conclusions. Alors que, pour lui, la dactyloscopie¹ était encore naissante, mes explications techniques à propos de l'ADN du suspect retrouvé sur le corps de la victime ne le déroutèrent pas. Il se pencha à nouveau sur les photos du meurtrier. Un certain Arthur Doyle, marin militaire de son état, condamné plusieurs fois pour violence. Un homme de grande taille, au visage émacié et au regard cruel. Sa réflexion désuète sur *« cette haute silhouette d'une maigreur malade à qui un bon bœuf du Berkshire ne ferait pas de mal »* me tira un nouveau sourire.

Après un court silence, qui lui permit d'observer ma main gauche effleurer l'écran de mon smartphone, il posa la sienne avec délicatesse sur mon avant-bras. Cette technologie l'intriguait beaucoup, mais, après de brèves explications, il en assimila le maniement avec une aisance remarquable. Tout en tapotant sans quitter des yeux son clavier, il m'exposa ses conclusions. J'en restai médusée. Ce que « la scientifique » avait mis des semaines à trouver, il l'avait déduit en moins d'une heure.

« Tous les meurtres avaient eu lieu la nuit. Whitechapel était près des docks et ses navires y accostaient le plus souvent le soir. Il était alors facile de faire la liaison avec un marin. Militaire de surcroît donc « habitué » à la violence et éventuellement sujet à des crises périodiques de manies meurtrières. Impulsions sans doute développées par un esprit pseudoreligieux en référence à ses tatouages d'inspiration satanique.

Ses probables faibles revenus en tant que simple responsable sonar expliquaient le mobile du vol de la somme importante que la victime portait sur elle.

Les traces de chaussures qu'il avait relevées dans les massifs du jardinet correspondaient aux photos des effets du coupable.

¹ Procédé d'identification des personnes par les empreintes digitales.

La gorge avait été tranchée de la gauche vers la droite au vu des éclaboussures de sang retrouvées sur le mur à la droite de sa tête. Ce qui indiquait, de façon certaine, un agresseur gaucher.

Le gant en latex ensanglanté oublié sur la scène du crime révélait qu'il avait été dérangé lorsqu'après ses macabres mutilations il s'apprêtait à retirer l'utérus comme sur ses autres victimes. »

Cette brillante synthèse achevée, je lui fis part de mon admiration pour ces déductions. Elles corroboraient le rapport que j'allais déposer sur le bureau de l'inspecteur en chef du *Central Office of Scotland Yard*. Il me répondit, sans quitter des yeux l'écran de mon smartphone et non sans une pointe d'humour, « *élémentaire mon cher Watson* » !

Soudain, ses mains s'ouvrirent, laissant choir l'appareil.

Il me dévisagea longuement puis se leva d'un bon, marmonnant quelques excuses. Il était question de retour dans le passé, de timing précis et d'ouverture de passage temporel.

Je n'eus pas le temps de le retenir.

Il était déjà sorti du pub.

ÉPILOGUE :

Encore sous le coup de cette rencontre trop éphémère je ne savais plus quoi penser. J'aperçus un homme d'un certain âge à l'allure respectable pénétrer dans le pub. Il se présenta à moi comme Maître Warburton, notaire en l'étude Warburton & Matherson de Greenwich. Après m'avoir fait signer un reçu, il me tendit une missive jaunie par le temps et cachetée à la cire. J'en saisis aussitôt la provenance et l'ouvris fébrilement.

Ma très chère Emma,

C'est en interprétant au violon la sonate n°1 de Bach, bien après mon « retour », que je me suis enfin décidé à vous faire parvenir ce mot, car il est important de ne pas colorer ses jugements par ce que l'on désire qu'ils soient. Pour moi, les années sont passées et me rapprochent de la fin alors que pour vous quelques secondes se sont écoulées entre mon départ et la remise de ce pli. Notre rencontre fut brève et je le regrette amèrement. Cette arrivée dans une époque où l'information est accessible de façon instantanée et à l'échelle globale a perturbé mon raisonnement. Ces téléphones que les gens utilisent sont bien plus que de simples moyens de communication. Ils recèlent l'ensemble du savoir humain et remplacent avantageusement mon abonnement à « La Gazette ».

Ces quelques heures passées en votre agréable compagnie ont représenté pour moi « ici » trois longues années d'absence.

Vous ne doutez pas que j'ai dû trouver quelques justificatifs rocambolesques à ce « grand hiatus »² pour rassurer mes proches. Mais je ne regrette pas cet effacement de trois ans de ma vie, car c'est auprès de vous que j'ai appris à baser mes enquêtes sur la médecine légale.

Mais là n'est pas le sujet. Je me devais de vous faire part de mes erreurs de jugement sur ces indices peu familiers qui m'ont orienté dans une mauvaise direction.

Désigner un homme, un marin et de plus un militaire comme coupable était facile. Déposer l'ADN d'un récidiviste connu de vos services n'a pas dû être compliqué pour vous au vu de la fonction que vous occupez. J'avais aussi noté que les empreintes de pas avaient un trop faible écartement pour un homme. La pression qui avait été exercée sur la partie centrale indiquait sans équivoque que vous vous étiez glissée dans les chaussures du suspect. Pour moi une personne portant un jeans troué et des tatouages que vous dénommez « ethniques » ne pouvait être qu'un voleur orienté vers le satanisme et indigent. Alors que la somme dérobée paraît énorme à mon époque, elle permet à peine d'acheter un 501 à la vôtre. Vous ne pouviez pas me cacher, en tapotant sur votre clavier, votre appartenance au monde fort rare des gauchers. Enfin, votre geste était maladroit lorsque vous avez tenté de soustraire à ma vue le gant en latex ensanglanté. Vous l'aviez, de toute évidence, perdu après avoir été dérangée pendant votre horrible forfait. Il est clair que vos notions d'anatomie et vos connaissances chirurgicales vous ont permis de vous venger en extirpant, sur chacune de vos victimes, leur utérus. Venger de qui ? De votre mère ancienne prostituée qui vous a abandonnée encore enfant comme je l'ai découvert en consultant votre smartphone. Mais c'est au retour à mon époque que j'ai compris l'origine

² À la suite de son affrontement avec le professeur Moriarty il existe effectivement, dans la biographie de Sherlock Holmes, une période de trois ans (appelée « grand hiatus ») pendant laquelle celui-ci disparaît totalement.

profonde de votre mobile.

Pendant mon « absence » votre aïeul est devenu veuf sans que l'on sache exactement ce qu'il était advenu de son épouse Mary. Indice flagrant que je n'ai pas osé analyser pendant des années. Mais c'est cette broche en or, qu'il avait récupérée sur le corps d'une victime lors d'une de mes enquêtes, qui m'a alerté lorsque je l'ai vue épinglée sur votre tailleur. Une hérédité lourde qui ne s'efface pas facilement !

Oui, votre aïeul, John Watson, était bien Jack L'Éventreur et notre profonde amitié ne m'a jamais permis d'avoir le courage de le révéler. Je ne referai pas cette même erreur en ce qui vous concerne. Je me dois de vous dénoncer malgré le trouble que vous avez jeté en moi.

Bien affectueusement Sherlock

PS « C'est un fait élémentaire de logique que, quand on a éliminé l'impossible, ce qui reste, si improbable soit-il, doit être la vérité ».

Copie à Monsieur le Chief Inspector du Central Office of Scotland Yard



Service culture
info-culture@ville-mably.fr



@villedemably
ville-mably.fr

